



On n'a jamais refermé la porte

Comédie contemporaine en 4 actes

De Eric Fernandez Léger

Ce texte est offert gracieusement à la lecture.
Avant toute exploitation
publique, professionnelle ou amateur,
vous devez obtenir l'autorisation de la SACD : www.sacd.fr

**Pour toutes questions, contactez-moi par mail :
frndzeric@gmail.com**

Préface

Située à la croisée des trajectoires intimes et de la mémoire collective, cette comédie contemporaine s'inscrit dans un théâtre de la lucidité — un théâtre qui choisit l'émotion sans sentimentalité, le rire sans légèreté, le désenchantement sans nihilisme.

La pièce qui suit n'est pas le récit linéaire d'une nostalgie partagée, mais l'exploration chorale des fractures qui nous relient. Ce que l'on croyait une colocation devient un palimpseste humain : un espace commun où les affects ont circulé à ciel ouvert, puis se sont figés sous la poussière du réel.

Ce théâtre ne vise pas la grandiloquence. Il tisse, à rebours des éclats attendus, une dramaturgie de l'imperceptible : le pli d'un silence, l'aveu sous forme de vanne, la tendresse dans une fourchette de pâtes réchauffée. L'appartement, personnage central et muet, devient l'écho matériel d'un passé qui s'incruste et d'un présent qui n'a pas encore les mots.

L'écriture dialogue ici avec les codes de la comédie de mœurs (mise en scène des fragilités, du collectif, des joutes verbales), tout en les doublant d'une exigence poétique et d'un soin singulier porté aux micro-récits de chacun. Les répliques — souvent ciselées, parfois volontairement dissonantes — aspirent à devenir autant de fragments de mémoire vive pour le spectateur.

Par ce huis clos vibrant, c'est une génération tout entière que l'auteur convoque : celle qui, ayant appris à rire de ses échecs avant

d'avoir le droit de réussir, revient sur les lieux de son brouillon commun — non pour s'y retrouver, mais pour s'y reconnaître.

On ne sort pas de cette pièce avec des réponses, mais avec des résonances. Et c'est précisément là que le théâtre retrouve, pleinement, sa nécessité.

Eric Fernande Léger

L'intrigue

“Et s'il suffisait de revenir là où tout a commencé... pour savoir qui on est devenu ?”

Ils étaient sept. Ils ont partagé un appartement, des galères, des idéaux, des pâtes tièdes, des projets d'adultes trop précoces. Dix ans plus tard, ils reviennent — pour trier, vider, vendre. Mais aucun carton ne peut contenir ce qui reste : les rancunes élégantes, les amours ratés, les silences qui collent au parquet.

Entre répliques cinglantes et tendresses maladroites, cette comédie chorale explore ce qu'il reste de nos utopies quand les murs se fissurent — et ce qu'on peut encore réparer quand on n'a plus rien à prouver.

Personnages

Claire : la structure en talons aiguilles

Julien : le clown lucide

Lina : l'orage fragile en robe froissée

Thomas : l'armure républicaine à la dérive

Nadia : l'architecte des émotions non dites

Antoine : le fantôme volontaire

La plante : survivante affective et mascotte silencieuse

ACTE I

SCÈNE

L'action se déroule dans l'ancien salon commun, resté figé dans le temps — canapés tachés, bibelots ringards, odeur de renfermé et de souvenirs.

Lumière douce. On entend un loquet qu'on force. La porte grince. Claire entre la première.

CLAIRE (ironique, en regardant autour)

L'odeur n'a pas bougé. Un subtil mélange de bière tiède, de paquets de nouilles éventrés et d'échec sentimental.

Elle pose son sac avec soin sur la table basse branlante. S'envole un nuage de poussière. Elle tousse.

Ah, la jeunesse.

Entre Thomas, en chemise froissée, lunettes de soleil, deux cafés à la main.

THOMAS

J'ai pris un latté pour toi. J'ai hésité avec du Lexomil, mais y avait pas à emporter.

CLAIRE (récupère le gobelet sans sourire)

Tu vois, je me souvenais que t'étais con. Mais j'avais oublié à quel point c'était... constant.

THOMAS (amusé)

Heureux de voir que l'ironie passive-agressive est restée ton carburant principal. La Tesla des sentiments.

Temps. Ils s'observent un instant. Il y a de la tendresse cachée sous les piques.

CLAIRE (plus douce)

Merci pour le café.

THOMAS

Tu vois, on progresse.

Ils s'assoient sans vraiment savoir où mettre les pieds. Le silence s'installe. Claire l'interrompt.

CLAIRE

Tu veux qu'on parle tout de suite de l'appartement, ou t'as prévu une phase d'échauffement émotionnel façon "souviens-toi quand on volait du papier toilette à la fac" ?

THOMAS

J'hésitais. Soit on joue la nostalgie gênante, soit on attaque direct par les comptes. Mais bon, je me suis dit qu'on pouvait peut-être passer trois minutes sans se foutre des baffes.

CLAIRE (moqueuse)

Trois minutes ? T'as pris des cours de gestion de conflit avec ta coach de "réussite alignée" ?

THOMAS

Non, avec mon ex-femme. Elle m'a laissé son manuel d'instructions avec la cafetière.

Ils éclatent de rire, à moitié surpris eux-mêmes.

CLAIRE

Tu veux savoir pourquoi je suis venue ? Je me suis dit que si j'envoyais un notaire, tu serais capable de lui vendre l'appart, la cave, et la moitié de mes souvenirs.

THOMAS

T'es pas si loin de la vérité. Je me disais justement que ce mur aurait beaucoup de potentiel en "mur végétalisé urbain chic".

CLAIRE (sèche)

Tu touches encore à ce mur, je te végétalise moi-même.

Silence. Regard circulaire sur la pièce. Un carton a été laissé au centre de la pièce, marqué "Divers - à trier (ou brûler)".

THOMAS (Désignant le carton)

Tu paries qu'il y a encore ton vieux sweat "I Hate Mondays" dedans ?

CLAIRE

Je parie que si je l'ouvre, y aura encore ton ego dedans. Taille XL.

On entend une clé tourner maladroitement dans la serrure. Claire et Thomas se figent.

CLAIRE

C'était pas censé être que nous deux ce matin ?

THOMAS

Si. Sauf si l'appartement a décidé de rester un lieu d'expérimentation sociale non consentie.

SCÈNE 2

Lumière douce. Claire et Thomas, assis au milieu des cartons, sirotent leur café. On entend des pas précipités dans l'escalier. Portes qui claquent. Une clef grince dans la serrure.

CLAIRE (froide)

Et voilà. Les fantômes continuent de sortir du placard.

Entre Julien, déboussolé, sweat à capuche et sac cabas qui pend lamentablement. Il a l'air un peu trop essoufflé pour quelqu'un qui habite à deux stations de métro.

JULIEN (d'un ton qui se veut détaché)

Ah. J'ai failli rater le début du désastre. Dommage, j'adorais les bandes-annonces.

THOMAS (rayon de soleil)

Julien ! La légende de la procrastination incarnée !

CLAIRE (aigre-douce)

Ou de la fuite subtile. Tu disais quoi déjà ? "Les gens heureux n'ont pas de passé, seulement des déménagements réussis" ?

JULIEN (avec un sourire triste)

Et pourtant me voilà, dans ce musée de nos erreurs communes.

Ils s'embrassent maladroitement. Julien regarde autour de lui. Il soupire.

JULIEN (sincère)

Putain, c'est fou... j'ai eu un flash de nous, à quatre sur ce canapé, en train de débattre de savoir si "se réchauffer au grille-pain" était une déviance ou une nécessité économique.

THOMAS (pensif)

Je maintiens que c'était du génie thermique.

Un silence complice. Puis, d'un coup sec, la porte s'ouvre violemment. Nadia fait irruption, sac en toile surchargé, carnet de notes, air sévère. Derrière elle, Lina tire une valise à roulettes, les lunettes de soleil vissées sur le front et une attitude de rockstar déchue.

NADIA (direct)

Excusez le retard, on a croisé une manif pour la défense du logement social. J'ai signé. Elle a soupiré.

LINA (pose sa valise avec fracas)

J'ai soupiré parce qu'on avait trente kilos de souvenirs dans les bras. Et que t'as signé avec MON stylo.

CLAIRE (se lève, bras croisés)

Tiens. Le duo des sœurs contradiction. Il ne manquait plus que le sketch.

LINA (faussement joyeuse)

Oh Claire. Toujours aussi accueillante. T'as jamais pensé à ouvrir un centre de désintoxication affective ?

THOMAS (en tendant les bras)

Lina ! L'artiste contemporaine au style conceptuel : plus d'expo que de revenu.

LINA (avec un sourire grinçant)

Et toi, toujours ce regard de type qui vendrait sa grand-mère en viager émotionnel.

Échanges de bises nerveux. Nadia, elle, reste debout, carnet en main.

NADIA (posé)

Bon. Écoutez. J'ai préparé un tableau. Une sorte de protocole pour éviter les conflits.

CLAIRE (sourir)

Un tableau ? Mon Dieu, elle a prévu un plan de tri des affects...

JULIEN (tentant la légèreté)

On est sûr qu'on veut pas commencer plutôt par un gin tonic et des insultes passives ?

NADIA (ignorant la remarque)

J'ai prévu trois zones : objets partagés, objets non identifiés et déchets émotionnels. Les deux premiers, on trie. Le dernier, on le tait.

LINA (très sérieusement)

Je vote pour brûler les trois. Symboliquement.

THOMAS (ravi)

On n'a même pas encore ouvert un carton qu'on menace déjà de tout foutre au feu. Je sens qu'on est sur les rails.

CLAIRE (se dirige vers un carton poussiéreux)

Bon. Quitte à exhumer nos fantômes, autant commencer tout de suite.

Elle ouvre le carton. Tire un t-shirt froissé.

Ça, c'est à qui ? "Free Tibet but Keep the Sofa"?

JULIEN (blasé)

C'était à Antoine. Il disait que "la lutte politique passe par le moelleux". Il a eu une phase post-marxiste ultra-molle.

Silence. Nom d'Antoine qui tombe comme une pièce dans une flaque.

LINA (plus douce)

Quelqu'un a eu de ses nouvelles ?

CLAIRE (non)

Aucune. Silence radio.

THOMAS

Il a quitté le groupe WhatsApp en 2016. En plein débat sur le prix du champagne d'anniversaire.

JULIEN (ironique)

Tu m'étonnes. Il nous a quittés comme un mec quitte une secte : avec honte, mais pieds nus et un brin de dignité.

Temps suspendu. Tous le regard un instant. Puis Thomas ouvre la fenêtre.

THOMAS

Bon. On va tous finir par pleurer si on continue. Et y'a même pas de vin.

Julien sort de son sac une bouteille.

JULIEN

Tu veux dire... pas encore.

Ils rient. La tension redescend. Claire attrape les tasses de café vide, les tend à tout le monde.

CLAIRE

On trinque ? Allez. Pour ce qu'on a été. Et ce qu'on ne sera plus jamais.

TOUS (presque en chœur)

Et pour l'odeur de vieux camembert qui rôde encore dans la cuisine.

Grand éclat de rire. Puis un silence plus calme.

Noir

SCÈNE 3

Le salon est légèrement désordonné. Plusieurs cartons ouverts. Les personnages sont dispersés : Claire plie des vêtements avec une efficacité militaire, Thomas fume à la fenêtre entrouverte, Julien feuillette un vieux cahier de chansons, Nadia griffonne dans un carnet, Lina chipote dans une boîte à souvenirs. L'ambiance est redevenue morose, mais chacun s'occupe. Quelques instants de silence flottent, pleins de souvenirs tus.

LINA (sans lever les yeux)

Vous sentez ce truc dans l'air ? Comme une odeur de fin d'été, de linge propre... et de ressentiment enfoui ?

THOMAS (écrasant sa cigarette)

Je pensais que c'était le canapé. Il a absorbé vingt ans de vin rouge et d'échecs relationnels.

JULIEN (brandissant un flyer)

Tiens, tu te rappelles de cette soirée ? "Pâtes à volonté et débat politique"... On a fini par lancer des pennes à Antoine parce qu'il disait préférer Macron à un potager collectif.

NADIA (levant les yeux, glaciale)

Il n'a jamais compris que la solidarité se construisait par le bas. Littéralement.

CLAIRE (ironique)

Oui, et accessoirement, il avait crevé notre vélo cargo avec sa voiture de fonction.

Un court silence. Puis un bruissement. On entend une porte intérieure grincer. Tous se figent. Un bruit de couverts. De l'eau qui coule. Des pas feutrés. Claire se redresse, tend l'oreille.

CLAIRE (à voix basse)

C'était quoi, ça ?

THOMAS

C'est pas la plomberie ?

LINA

Je crois pas. La plomberie, ça parle pas tout seul.

Soudain, la porte de la cuisine s'ouvre. Dans la lumière jaunâtre apparaît Antoine, ébouriffé, un t-shirt "No Drama Just Karma" trop grand, un bol à la main et une brosse à dents dans l'autre. Il s'arrête, surpris, face à eux tous.

ANTOINE (avec un sourire presque paisible)

Ah. Vous êtes là.

Silence total. Personne ne respire. Claire a le bras figé en l'air. Nadia ne cligne même plus des yeux. Thomas fronce les sourcils lentement. Lina se penche légèrement en avant.

JULIEN

Antoine ?

ANTOINE

Ben... oui. C'est moi. Je sais, j'ai changé de coupe. Et de fuseau horaire.

CLAIRE (raide)

Tu vis ici ?

Antoine regarde autour, comme pour s'assurer qu'il est bien dans le même espace qu'eux.

ANTOINE

C'est un mot un peu fort... Disons que j'occupe le territoire. Discrètement.

Silence choqué. Antoine avance, lentement, s'assied sur l'accoudoir du canapé, prend une bouchée de ses céréales comme si de rien n'était.

NADIA (haletante)

Tu... tu squattes l'appartement depuis combien de temps ?

ANTOINE (pensif)

Depuis la remise des clés à l'agence qui n'a jamais eu lieu, je dirais... six ans, officiellement. Dix si on inclut la période "en cachette avec des chaussons".

LINA (hallucinée)

Mais... on a tous déménagé. On t'a cru à l'étranger. Ou mort.

ANTOINE (encore plus calme)

Ça m'allait. Je suis resté discret. J'ai même payé Internet. De temps en temps.

THOMAS (hors de lui)

Mais pourquoi ?! Pourquoi t'as pas dit que t'étais là ?! Tu nous écoutais, là, depuis ce matin ?!

ANTOINE (pose sa cuillère, doucement)

J'étais dans la chambre du fond. J'ai entendu des voix. J'ai cru que j'étais en train de rêver. Ou que la culpabilité collective avait pris forme humaine.

CLAIRE (tendue)

C'est pas un rêve, Antoine. C'est un drame bourgeois en préparation.

JULIEN

Tu vis ici tout seul ? Depuis tout ce temps ?

ANTOINE (hausse les épaules)

Je vis avec les souvenirs. Et avec cette cafetière. Elle fuit, mais elle a du cœur.

Il pose sa main sur une vieille cafetière italienne, comme on caresserait une épaule.

NADIA (ébranlée)

Mais c'est pas sain, Antoine. Tu pouvais pas juste... partir ?

ANTOINE (bienveillant)

Partir où ? Je suis pas resté pour faire un pied de nez au monde. Je suis resté parce que c'était le dernier endroit où j'étais quelqu'un.

Un silence, cette fois presque douloureux. Chacun baisse les yeux. Lina s'évente doucement avec un vieux polaroid. Claire serre les poings. Julien reprend sa respiration.

LINA (doucement)

Et maintenant ?

ANTOINE (sourit)

Maintenant, je termine mes céréales et je vous laisse décider si je fais partie des meubles... ou des déchets encombrants.

Claire se tourne brusquement, saisit sa tasse de café et s'approche de la fenêtre. Thomas ferme lentement une boîte. Nadia, à bout, sort sans un mot. Julien va s'asseoir, éberlué. Lina reste face à Antoine. Elle lui tend le polaroid.

LINA

Tiens. C'est toi, sur la photo. Il y a dix ans.

ANTOINE (regarde la photo)

C'est moi, oui... mais en beaucoup moins tranquille.

Noir

SCÈNE 4

Lumière sur le salon. Antoine, toujours en jogging trop grand, termine son bol de céréales avec calme. Les autres sont figés dans un mélange de gêne, d'incrédulité et de bouillonnement intérieur. Nadia revient, bras croisés, plus raide que jamais.

NADIA (incisive)

J'ai pris l'air. Et franchement, j'aurais préféré qu'un pigeon me chie dessus plutôt que de revenir dans cette absurdité.

ANTOINE (souriant)

Tu vois, Nadia, j'ai toujours su que notre amitié survivrait à l'humiliation.

CLAIRE (acide)

C'est pas de l'humiliation. C'est du théâtre. Et tu viens de t'offrir le premier rôle, sans audition.

LINA (fascinée)

Tu te rends compte que tu viens de devenir une fable sur l'errance moderne et le besoin d'ancrage ? Franchement, t'es mon œuvre préférée de la journée.

THOMAS (nerveux)

Non mais attendez... On va vraiment faire comme si c'était normal ? Ce type a vécu ici comme un ninja en plein burnout, et personne n'a rien vu ?

JULIEN (murmure)

J'ai toujours su que ce canapé cachait une forme de vie.

Un rire nerveux fuse. Puis silence. Claire se lève, prend la parole.

CLAIRE (tranchante)

On est venus pour vider cet appartement. Pas pour refaire une émission de télé-réalité. Alors, on va poser la vraie question : Antoine, tu comptes partir. Quand ?

ANTOINE (la regarde, sincère)

Je sais pas. J'ai pas prévu de plan B. En fait... j'ai pas de plan tout court.

NADIA (ulcérée)

Mais t'as pas cherché de boulot ? T'as pas un statut ? Un revenu ? Un sens civique de base ?

ANTOINE (posant son bol, très calme)

Si. J'ai écrit des slogans pour des tote bags véganes pendant deux ans. Et j'ai fait du jardinage dans la cour jusqu'à ce que la mousse me parle.

THOMAS (haletant, presque comique)

C'est moi ou on est dans une parabole de fin de civilisation là ?

LINA (toujours rêveuse)

Non, c'est mieux. C'est comme si l'appartement avait absorbé notre passé... et qu'il l'avait recraché sous forme d'Antoine en peignoir.

ANTOINE (prend une pause dramatique)

Je suis ce que vous avez laissé derrière vous. Je suis le Tupperware oublié dans le frigo émotionnel.

CLAIRE (blasée)

Voilà. On bascule en métaphore. Ce sera un carnage d'ici l'Acte III.

Julien se lève, s'avance vers Antoine, l'air plus fraternel.

JULIEN (sincère)

Antoine... c'est pas qu'on veut te virer. C'est juste qu'on ne sait pas où te placer dans nos vies. T'es devenu... une parenthèse qu'on avait fermée.

ANTOINE (regarde Julien)

Et vous, vous êtes devenus des pages que j'ai relues cent fois, en espérant que la fin changerait.

Silence. Lina essuie furtivement une larme. Nadia secoue la tête. Claire regarde par la fenêtre. Thomas s'affale dans un fauteuil.

THOMAS (épuisé)

Bon... On a une journée pour vider un appart et recoller dix ans d'histoire. On commence par quoi ? Lui trouver un plan canapé ou trier les vinyles ?

LINA (souriante)

Moi je dis, on garde Antoine. Il est vintage, un peu rayé, mais c'est une pièce unique.

ANTOINE (lève les bras en croix)

À vendre : ex-colocataire en bon état général, fonctionne à la caféine et aux souvenirs réchauffés.

CLAIRE (répliquant du tac au tac)

Trop de vécu, pas assez de garanties. Comme tous les hommes ici, en fait.

Éclat de rires. Puis rideau lentement. Une lumière reste suspendue sur Antoine, seul dans son jogging, qui sourit doucement en caressant la plante.

SCÈNE 5

Salon. Fin d'après-midi. La lumière commence à décliner. Tout le monde est là, plus fatigué, un peu éméché. Le tri a viré au bazar. Des objets s'entassent dans les coins. Des cartons servent d'assises. Le vin coule lentement, comme les filtres.

JULIEN (faisant tourner un vinyle sur son doigt)

“Best of années 2000”. Je propose qu'on l'écoute à l'envers. Peut-être qu'on retrouvera notre dignité.

CLAIRE (dans un coin, feuilletant une vieille lettre)

Tu veux aussi qu'on invoque nos ambitions défuntes en faisant tourner une table basse ?

LINA (à Antoine)

Tu nous as tous espionnés, en fait ? Pendant des années ?

ANTOINE (placide)

Non. Juste écoutés. Ce qui est rare. Vous parliez fort, mais vous ne vous disiez pas tout.

THOMAS (amer)

C'est donc officiel. Même notre colocataire fantôme est plus lucide que nous.

Nadia entre, triomphante, brandissant un classeur.

NADIA

J'ai retrouvé le testament de la collocation. Rédigé à 3h du matin après deux litres de sangria.

CLAIRE

Laisse-moi deviner : on se promettait de ne jamais devenir des adultes chiants ?

NADIA (fait mine de lire)

“Article 1 : on ne laissera jamais mourir cette amitié comme une plante Ikea en plein mois d’août.” Article 2 : Thomas s’engage à ne jamais porter de chemises à fleurs.

THOMAS (offensé)

Eh ! Celle-là est vintage. C’est une déclaration post-ironie.

LINA (ironique)

Non. C’est une régression post-Bonheur.

Rires. Julien sort une vieille boîte de biscuits.

JULIEN

Messieurs dames... Le Graal. Les cookies de Lina. Périmés depuis Obama. Je les propose en offrande sacrificielle.

CLAIRE (le prenant)

Je crois que celui-ci m’a insultée en latin. Il a gardé rancune.

Tous rient. Un instant de relâchement. Puis Lina fixe un polaroid posé sur une pile de livres.

LINA

C’est fou comme nos visages d’avant ont l’air... d’y croire. On souriait comme si tout allait arriver.

ANTOINE (souriant)

C'est le privilège de ne pas encore avoir essayé.

JULIEN (à Lina)

Tu regrettes ?

LINA

Je regrette de ne pas avoir su que c'était déjà le plus grand moment.
Et de l'avoir vécu en pensant au suivant.

THOMAS (levant son verre)

Alors buvons... à ce moment. Celui où on ne le sait pas encore,
mais où on a déjà tout vécu.

*Ils trinquent. Silence doux. Puis Nadia, comme pour briser
l'émotion.*

NADIA

Bon. Ce salon pue l'aveu. Quelqu'un veut trier la cuisine, ou on
sacrifie l'évier à une divinité païenne ?

ANTOINE (le doigt levé)

Interdiction de toucher à ma théière. Elle a survécu à trois ruptures
et un régime macrobiotique.

*Claire se lève, saisit un carton, y jette au hasard un vieux plaid, un
poster, un livre annoté.*

CLAIRE

On a décidé de ranger les affaires. Mais c'est nous qu'on est en train de secouer.

JULIEN

C'est comme un déménagement intérieur. Et on sait tous que les meubles les plus lourds, c'est nous.

LINA (posant une main sur la vieille table)

Alors pour ce dernier soir, on peut leur offrir un peu de théâtre, non ?

THOMAS

Un geste symbolique, grandiloquent, presque ridicule ?

LINA

Exactement.

Ils se regardent. Julien saisit un rideau, le noue comme une cape. Claire monte sur le canapé comme sur une scène.

CLAIRE

Moi, Claire, ex-maîtresse des lieux et gardienne du frigo, je vous ordonne : riez de ce qui vous a fait pleurer. Et inversement.

ANTOINE (avec révérence)

Reine Claire. Je m'incline et j'offre... mon tapis de yoga plié sur une décennie de procrastination.

Tous improvisent une offrande : une chaussure dépareillée, une assiette fêlée, un carnet raturé. Le moment devient soudain... joyeux, théâtral, sincère.

NADIA (on n'est plus sûre si elle joue ou si elle craque)

Et moi, je jure solennellement d'arrêter de vouloir sauver tout le monde.

Un silence. Puis rires. Vrais. Spontanés. Ils tombent dans le canapé ensemble, péle-mêle.

CLAIRE (pantelante)

Je crois qu'on vient de faire notre première scène posthume. C'était pas si mal.

ANTOINE

Et si on restait là ? Juste un instant de plus. Entre ce qu'on a été et ce qu'on n'a pas osé devenir.

Lumière qui baisse doucement. Ils restent là, blottis dans le désordre, les souvenirs, les éclats. Puis, dans un coin, la plante verte d'Antoine tremble légèrement comme sous le souffle d'un souvenir.

Noir

ACTE II

SCÈNE 1

Matin. Lumière blanche, presque agressive. L'appartement a perdu son charme nocturne : les verres vides témoignent d'une soirée trop arrosée, les cartons sont renversés, le sol colle. Thomas, déjà réveillé, en chemise propre, passe l'aspirateur avec plus de violence que nécessaire. Entre Claire, lunettes noires, mine de carême, un mug à la main.

CLAIRE (par-dessus le bruit)

Tu t'entraînes à aspirer ta conscience ou t'as une crise existentielle qui fait des miettes ?

THOMAS (éteint l'aspirateur, sourire fatigué)

Je nettoie avant de vendre. C'est dans le manuel du bon petit propriétaire.

CLAIRE (sèche)

Sauf que t'es pas propriétaire. T'es le type qui commence les enchères avant que la salle soit pleine.

THOMAS

Tu veux qu'on parle stratégie ou tu préfères me lancer une assiette comme en 2010 ?

CLAIRE (boit une gorgée)

Dépend : elle est en porcelaine ou en principes moraux recyclables ?

Entre Julien, en jogging, frottant ses yeux. Il s'arrête net en voyant l'ambiance électrique.

JULIEN

Waouh. On s'est levés de mauvais souvenirs ce matin ?

CLAIRE

Ton copain ici présent a visiblement décidé de vendre les murs avant qu'on ait eu le temps d'y ranger nos fantômes.

THOMAS (mordant)

Je rappelle que les fantômes ne paient pas les frais de notaire.

JULIEN (ironique)

Et moi qui croyais qu'on ferait un brunch avec des blagues nulles et un silence gêné. Quel manque d'ambition.

Nadia entre, bloc-notes en main, lunettes vissées sur le nez, prête pour un conseil d'administration.

NADIA

J'ai établi trois scénarios concrets. Je propose qu'on s'assoie, qu'on écoute, et qu'on évite les sarcasmes : ça ne fait pas avancer l'équité patrimoniale.

THOMAS

Je vais chercher mon gilet pare-balles.

CLAIRE

Tu devrais déjà chercher ton âme.

Entre Lina, robe de la veille, pieds nus, café noir à la main. Cheveux ébouriffés, mais regard vif.

LINA

C'est quoi ce vacarme ? On est dans un stage de rupture ou dans une vente aux enchères de l'intime ?

JULIEN

Les deux. Avec un buffet libre d'illusions en option.

NADIA (très sérieuse)

Je propose que chacun énonce, clairement et sans interruption, ce qu'il souhaite faire de l'appartement.

Petit silence. Claire croise les bras. Thomas soupire. Antoine entre, peigné, vêtu sobrement. Il s'installe en silence sur un carton. Tous s'observent, hésitants.

ANTOINE

C'est drôle. On a partagé une douche pendant des années, et maintenant on n'ose plus partager une décision.

CLAIRE (moqueuse)

C'est parce que tu squattais les serviettes. L'inconscient collectif n'a jamais digéré cet abus.

THOMAS

Bon. J'ouvre le bal. Je propose de racheter l'appartement. Cash. Prix du marché. Je le rénove, je le loue. On tourne la page proprement, sans drame, sans nostalgie dramatique.

CLAIRE

Tu crois qu'on va vendre notre histoire comme une cuisine équipée ?

THOMAS

Je crois qu'on peut pas vivre dans des souvenirs. Même avec vue sur cour intérieure.

NADIA

Moi je propose qu'on transforme le lieu en espace associatif. Accueil, ateliers, mémoire des luttes. Ce lieu a du sens. Il peut avoir du service.

CLAIRE

Il peut surtout avoir des charges.

LINA (sèchement)

Moi j'ai aucune proposition. Je suis venue, j'ai pas de plan. Je peux pas racheter, je peux à peine me racheter moi.

Silence. Claire fixe son café. Antoine se lève.

ANTOINE (avec douceur)

Moi je propose qu'on fasse rien. Juste... rien. Qu'on laisse ce lieu tel quel. Comme un point fixe dans nos vies flottantes.

JULIEN

Et qui paierait les impôts, le ravalement, les frais ? La poésie ?

ANTOINE

La mémoire. Et la gratitude. Et peut-être, de temps en temps, un chèque groupé.

Un silence. Long. Puis Claire se lève.

CLAIRE

Bon. Vos utopies sont charmantes. Vos douleurs, touchantes. Mais la vie, c'est pas une assemblée de théâtre. C'est un notaire avec un stylo sec et un calendrier serré. Moi je vends. Point.

Elle sort, claque la porte. Silence lourd. Antoine ramasse doucement une cuillère tombée au sol.

ANTOINE

Elle a claqué plus fort que les portes de notre jeunesse.

Tous restent là. On sent que le vernis commence à craquer sérieusement.

SCÈNE 2

Le salon est désert. Le jour baisse légèrement. Lina est assise en tailleur sur une pile de coussins, une boîte de vieilles photos sur les genoux. Elle en tire une, la regarde longuement. Entre Julien, en chaussettes, t-shirt froissé, paquet de gâteaux dans une main, bouteille d'eau dans l'autre.

JULIEN (regardant la scène)

J'ai hésité entre t'apporter un verre d'eau, du Prozac ou un exorciste.

LINA (Sans lever les yeux)

Si t'as un exorciste, demande-lui de me retirer dix ans et cette frange de 2007.

JULIEN (approche, s'assied à côté)

Tu veux que je te laisse dans ta torpeur nostalgique, ou que je te lise les pires entrées de ton journal intime ? J'ai trouvé un cahier qui parle beaucoup de "liberté sexuelle et tofu".

LINA

Ah. Mon manifeste post-féministe de 2009. Brûle-le. Ou publie-le. Ça fera un podcast.

Pause. Ils regardent les photos ensemble.

JULIEN

Tu te rends compte qu'on croyait changer le monde ? Et qu'on n'a même pas réussi à changer la housse du canapé pendant quatre ans ?

LINA (riant)

On n'a pas changé la housse parce qu'on n'a jamais su si c'était une tache de vin ou un souvenir affectif. C'était de l'art... ou de la moisissure sentimentale.

Ils éclatent de rire. Puis, petit silence.

LINA

Tu sais ce qui m'a le plus manqué à Berlin ?

JULIEN (ironique)

La gastronomie ?

LINA

Non. Les dimanches où on passait des heures à débattre de “ce que devrait être une vie libre”... en pyjama, avec du pain rassis et de la pâte à tartiner.

JULIEN (sourit)

Et t'en as trouvé une, de vie libre ?

LINA (se tournant vers lui)

Je l'ai trouvée. Mais je crois qu'elle m'a pas reconnue.

JULIEN (plus grave, en la fixant)

T'es revenue pour te faire reconnaître par toi ou par quelqu'un d'autre ?

Elle reste silencieuse. Puis répond sur le ton de l'humour, mais plus bas.

LINA

Je suis revenue pour voir si j'étais encore dans la mémoire de quelqu'un. Même si j'ai changé de système d'exploitation.

JULIEN (tendre)

T'étais pas un logiciel, Lina. T'étais un bug magnifique. Le genre qui fait planter les certitudes.

LINA (éclate de rire)

Tu viens de me draguer avec une métaphore informatique ?

JULIEN (pose la bouteille)

J'ai dix ans de ratés à rattraper. Je fais feu de tout code.

*Ils se regardent. Une sorte de douceur nouvelle flotte entre eux.
Julien reprend une photo.*

JULIEN

Tiens. Celle-là... Tu l'as prise de moi, non ? Je faisais la vaisselle avec un torchon sur la tête.

LINA

Et tu chantais du Mylène Farmer comme si tu bravais l'Inquisition.

JULIEN

On devrait réécrire notre biographie commune. Titre : "Chronique d'un naufrage joyeux"... ou "Comment foirer brillamment sans perdre ses potes."

LINA

Ou mieux : "À défaut d'amour, on a partagé l'eau chaude."

Ils rient fort. Puis s'affaissent lentement l'un contre l'autre, un peu vidés.

LINA (murmure)

Tu crois qu'on peut être heureux par intermittence, comme les vieux néons ?

JULIEN

Seulement si quelqu'un a encore envie de changer le tube quand il clignote.

Ils se regardent. Rien n'est dit, mais tout passe.

Noir

SCÈNE 3

Éclairage doux. Tous les personnages sont installés sur des coussins, tabourets, cartons. Une bouteille de vin tourne. Au centre, une vieille boîte de Trivial Pursuit qui sert de prétexte à un "jeu des vérités". Le ton est joyeux en surface, mais tendu en profondeur. On sent que chacun commence à montrer les dents avec le sourire.

ANTOINE (trionphant, posant une fiche sur la table)

Question collective : qui, ici, n'a jamais menti à un autre membre de ce cercle ?

Main levée de Julien. Tous rient.

CLAIRE

Toi, tu mens jusqu'au choix de ton mug.

JULIEN (désignant son mug "Yoga & mojito")

C'est un mode de vie, pas une affabulation.

LINA (ironique)

C'est beau comme excuse. Je vais dire ça à mes regrets : "c'était un style de vie, pas un désastre affectif."

THOMAS (à Lina)

Tiens, tu parles de ton départ à Berlin sans prévenir personne ?

LINA (en souriant)

Tu veux une réponse courte, ou la version avec flashbacks ?

CLAIRE

Moi j'veux la version avec culpabilité passive et musique de piano triste.

ANTOINE (tout content)

Ok, ok, je sens qu'on chauffe. Nouvelle règle : pour chaque vérité esquivée, une anecdote honteuse. Et interdiction de dire "je sais plus".

NADIA (sèche)

Parfait. Ça va faire la synthèse de tout mon travail en thérapie.

Ils tirent une carte au hasard. C'est Julien qui la lit.

JULIEN

"Si vous pouviez supprimer une seule chose vécue ici, laquelle ce serait ?"

Silence. Claire lève les yeux au ciel.

CLAIRE

Le gâteau d'anniversaire de Thomas en 2010. Personne ne devrait survivre à un fondant quinoa-tofu.

THOMAS

C'était conceptuel ! C'était un hommage à la décroissance culinaire.

LINA

Moi, je supprimerais cette nuit où j'ai dormi dans la baignoire après avoir raté mon premier concours. Personne n'a demandé pourquoi j'étais pas sortie de la salle de bain le lendemain.

Silence. Julien baisse les yeux. Nadia tente un trait d'humour maladroit.

NADIA

Je croyais que t'étais en immersion artistique.

ANTOINE

Moi, j'effacerais ce jour où j'ai entendu Claire pleurer dans la cuisine à trois heures du matin... et que j'ai pas osé entrer.

Claire le fixe, interloquée. Pause.

CLAIRE (sans ironie)

C'était une soupe trop salée. Et un test de grossesse.

Un flottement. Lina prend la parole pour alléger l'ambiance.

LINA

Allez, nouvelle question : "À qui auriez-vous dû dire la vérité... et vous ne l'avez jamais fait ?"

Silence. Long. Nadia soupire.

NADIA

À moi-même.

JULIEN (pour rire)

T'as perdu combien de votes internes ?

NADIA (amer)

Tous. Je suis une dictature émotionnelle déguisée en démocratie participative.

THOMAS

Moi je regrette de pas t'avoir dit à toi, Claire... que je t'admirais. Pas pour ce que tu faisais. Pour comment tu supportais tout sans jamais flancher. Et qu'un jour, j'ai flanché pour toi.

Claire garde le silence. Puis boit une gorgée. Pause.

CLAIRE

Et moi je regrette de pas avoir dit à Thomas qu'il aurait fait un père terrible. Trop sentimental. Trop tout. Et que c'est pour ça que je suis partie.

Choc. Thomas reste figé. Tous les autres se taisent. Puis Antoine claque dans ses mains.

ANTOINE

Bravo ! On a franchi la barre du "non-dit ultra sensible". Dans cinq minutes, on pourra ouvrir un centre de cryothérapie émotionnelle.

LINA (murmure)

Je suis pas sûre qu'on puisse réparer un canapé plein de vérités éventrées.

JULIEN

Mais on peut s'asseoir dessus. C'est déjà un début.

CLAIRE (plus douce)

Parfois j'aimerais être une nappe. Juste un truc qu'on secoue. Et ça repart.

ANTOINE

Toi, t'es plutôt une nappe en lin froissé. Classe, mais qui grince quand on la plie.

Ils rient. Lentement. Fatigués. Déjà un peu ailleurs.

Noir

SCÈNE 4

Fin de soirée. Les autres sont partis s'éparpiller dans les pièces, certains allongés dans la chambre, d'autres sur le balcon. Dans le salon assombri, Claire est restée seule, droite, rangeant des verres mécaniquement. Elle déplace sans but un vase fissuré. Le silence est dense. On entend le bruit lointain d'un ricanement étouffé ailleurs. Puis, Antoine entre, pieds nus, en pull trop large, tenant deux tasses de thé.

ANTOINE

J'ai fait du thé. Il est tiède. Comme nos relations humaines.

CLAIRE (sans se retourner)

Tu te rends compte que t'as fait plus de thé que d'aveux dans ta vie ?

ANTOINE

Je fais infuser les deux. Plus lentement que les autres.

CLAIRE (fatiguée)

T'es toujours comme ça ? Flottant ? Vaporeux ? T'es un souvenir qui se prend pour une personne.

Il pose une tasse sur le meuble. Claire la prend sans le regarder. Silence. Elle boit.

ANTOINE (s'assied en face, sans un mot au début)

Tu sais qu'on n'a jamais eu une vraie conversation, toi et moi ? En dix ans de vie commune. Jamais rien d'autre que des sarcasmes et... du linge sale mal plié.

CLAIRE

C'était notre langue à nous. Le sarcasme. Une forme de tendresse sans contrat.

ANTOINE

Tu crois qu'on aurait pu se parler autrement ?

CLAIRE

Trop tard pour jouer aux archéologues. Les couches sont trop profondes. Et j'ai pas la pelle.

Il sourit, mais ses yeux restent fixes.

ANTOINE

Tu m'en veux ?

CLAIRE

D'être resté ? D'être parti ? De ne jamais avoir pris feu ? Je t'en veux de n'avoir jamais allumé la mèche.

ANTOINE

Toi, tu posais des mines. Moi, je vivais dans le champ. C'était notre deal implicite.

Court silence. Puis Claire, presque doucement.

CLAIRE

T'as jamais été clair. C'est pour ça que j'ai jamais plongé.

ANTOINE

J'ai jamais été flou non plus. C'est ça, le drame. J'étais... à côté.

CLAIRE

T'étais un livre ouvert... mais écrit en langue morte.

Petit temps. Il la fixe. Elle baisse les yeux.

ANTOINE

Tu crois qu'on aurait pu être heureux, toi et moi ?

CLAIRE

Toi, peut-être. Moi, je suis allergique aux phrases simples et aux matins calmes.

Ils rient brièvement. Puis silence. Claire se lève, fait quelques pas.

CLAIRE

Tu sais pourquoi je suis partie si vite, après la coloc ? Même pas un message de groupe, rien. Évaporée.

ANTOINE

Parce que t'avais peur que rester ici finisse par te ressembler.

CLAIRE

Non. Parce que j'ai entendu une nuit — je sais plus si c'était toi ou Julien — dire : "Claire, elle tient par tension superficielle."

ANTOINE

C'était moi. Et je disais ça... avec admiration.

CLAIRE

Ben voilà. T'as résumé tout ce que t'es : tu dis les choses justes... au mauvais moment.

Un silence. Antoine se lève. Il s'approche, tend la main sans la toucher.

ANTOINE

T'as pas l'air heureuse, Claire.

CLAIRE

C'est parce que je le suis jamais quand je peux l'avouer.

ANTOINE

Tu veux que je te dise ce que je crois ?

CLAIRE

Non. Mais dis-le.

ANTOINE

Je crois que t'es la personne la plus fragile que j'ai connue. Et que t'as monté un barrage avec du sarcasme et du mascara waterproof.

Elle sourit. Enfin.

CLAIRE

Tu sais, Antoine... Y'a que toi pour comparer ma solitude à un cosmétique.

ANTOINE

C'est parce qu'elle te va bien. Mais elle t'empêche de respirer.

Elle le fixe longuement. On sent que personne ne va bouger. Elle repose la tasse.

CLAIRE

T'as dormi combien de temps ici, sans que personne s'en aperçoive ?

ANTOINE

Huit ans. Mais j'ai rêvé toute ma vie. C'était pas du sommeil. C'était de l'hibernation affective.

CLAIRE

T'étais pas invisible. Juste... pas regardé.

Ils s'approchent légèrement. Elle lui prend la main. Un geste furtif.

CLAIRE

On aurait pu s'aimer, Antoine.

ANTOINE

On s'est peut-être juste mal croisés.

CLAIRE

Ou trop tôt.

ANTOINE

Ou trop lentement.

Silence. Ils restent là. Deux exilés intérieurs qui se sont retrouvés, trop tard pour le film, juste à temps pour la vérité.

SCÈNE 5

Salon. Fin de soirée. Une seule lampe allumée. Table encombrée de verres vides, de papiers froissés, de restes de chips. Les personnages sont tous présents, éparpillés — certains assis sur le canapé, d'autres à même le sol, d'autres debout, en mouvement. Antoine est assis sur le rebord de la fenêtre. Claire a les bras

croisés. Lina feuillette un livre sans le lire. Thomas marche comme un lion en cage. Nadia regarde son téléphone. Julien fait tourner une bouteille vide. Le silence est tendu, presque irrespirable.

THOMAS (haussant la voix, mais sans colère)

Bon. On tourne en rond. On trie, on boit, on s'ignore, on surjoue... mais personne ne tranche. Alors soit on continue à vivre dans ce musée de nos lâchetés, soit on agit.

CLAIRE

C'est drôle. Ça vient de toi. L'homme qui confond agir et occuper de l'espace.

THOMAS

Moi, au moins, j'assume de vouloir un futur. Pas juste entretenir les ruines pour les selfies.

LINA (claquant son livre)

Oh ça y est. Le promoteur redresseur d'âme est lancé. Tu veux pas nous construire un petit loft émotionnel avec vue sur ton égo ?

THOMAS (s'approche)

Je parle pas d'égo. Je parle de sortir de cette pièce autrement que brisés.

ANTOINE

Y a des gens qui sortent brisés tous les jours sans avoir vécu tout ça. Et ils remercient même pas le décor.

NADIA (se levant)

Moi je parle d'un lieu qui pourrait servir. Aider. Transformer quelque chose. Mais vous êtes trop occupés à vous contempler comme des épaves nostalgiques.

JULIEN (d'un rire doux)

On est pas des épaves. On est des morceaux de feu. Éparpillés. Trop tard pour redevenir brasier. Mais assez chauds pour encore brûler une fois, peut-être.

Silence. Tous le regardent.

CLAIRE

Tu t'es mis à écrire des haïkus pendant qu'on rangeait la cuisine ?

JULIEN

Non. J'écoute. C'est nouveau. J'essaie.

ANTOINE

Tu sais quoi ? Ce salon, c'est pas une scène de théâtre. C'est un hôpital de campagne. Y a des morceaux de nous qui traînent sous les meubles.

LINA (s'approche d'Antoine)

Alors dis-le. Dis-le franchement. T'as vécu là, planqué, pendant des années... Qu'est-ce que t'attendais ? Qu'on revienne ? Qu'on s'excuse ?

ANTOINE (la regarde dans les yeux)

J'attendais qu'on redeviennent vrais. Et ce soir... c'est en train d'arriver. Vous êtes moches. Fatigués. Mais vrais.

Claire se lève lentement. Elle tourne autour de la table.

CLAIRE

Vous savez ce que c'est, ce salon ? C'est pas un hôpital. C'est pas une scène. C'est un miroir déformant. On y voit tout, mais à l'envers.

THOMAS (amer)

Ou alors c'est juste un salon, Claire. Un lieu. Des murs. Et on leur prête nos drames comme des gosses qui rejouent leurs peurs avec des Playmobil.

NADIA (haut et clair)

Je suis fatiguée qu'on mette de la poésie là où il y a juste de la lâcheté. Un lieu ça se vide. Une histoire ça se ferme. Vous croyez tous qu'on est spéciaux. Mais on est juste humains. Et humains, ça veut dire : inconstants, lâches, et terriblement attachés à l'inutile.

Un silence. Julien prend une photo posée sur une étagère. Il la regarde.

JULIEN

On était heureux, ce jour-là.

LINA

Non. On faisait semblant. Mais on y croyait. C'est mieux, presque.

Claire revient au centre. Lentement.

CLAIRE

Je sais même pas ce que je veux. J'ai tout ce qu'il faut dans la vie — statut, appart, assurance. Et pourtant je suis venue ici pour

toucher quelque chose. Un vestige. Une preuve. Que j'ai pas tout rêvé.

ANTOINE

T'as rien rêvé. On a tous été vrais, à un moment. Et maintenant, on est là, comme après un incendie. À chercher si quelque chose brûle encore.

Un silence.

LINA

Je propose qu'on s'offre une dernière nuit. Une vraie. Sans filtres. Sans plans. Demain, on décidera. Mais ce soir... on vit une dernière fois ici. Pour de vrai.

JULIEN

Sans rancune. Sans maquillage. Et sans dessous de plat.

THOMAS

Ni brochure. Ni projet. Ni devis.

CLAIRE

Juste... ce qu'il reste de nous.

Ils se regardent. Les tensions se sont déposées comme des cendres. Quelque chose de fragile est suspendu dans l'air. Nadia, lentement, approuve.

NADIA

Une nuit. Une seule. Après, on arrête de croire qu'un lieu peut réparer les vivants.

Antoine attrape une vieille enceinte. Il branche son téléphone. Une chanson s'élève. Tous se figent. C'est un tube d'époque. Spontanément, Lina fredonne. Julien tape en rythme. Claire ne bouge pas... puis s'autorise un sourire. Antoine baisse la lumière. Puis, d'un geste lent, il décroche le vieux polaroid accroché au mur. Il souffle dessus.

ANTOINE

J'avais vous le dire franchement : même les fantômes méritent un peu de musique.

Noir

ACTE III

SCÈNE 1

Lumière blanche du petit matin. Pas celle des réveils joyeux, mais celle qui expose les visages, les verres oubliés et les silences collectés dans les coins. Un chantier domestique d'après fête. Les coussins sont dispersés. Le tapis est froissé. Un bol vide traîne sur une pile de livres. Julien dort encore, la bouche légèrement ouverte, roulé dans un plaid. Lina, cafetière à la main, traverse lentement le salon. Elle boit au goulot. Un oiseau chante dehors. Personne ne l'écoute.

LINA (à elle-même)

C'est fou, j'ai mal au crâne comme si j'avais dansé nue sur les traumatismes des autres.

Julien se redresse.

JULIEN

Tu l'as fait. Pas nue. Mais conceptuellement, oui.

Pause. Ils se sourient. Rires étouffés.

Thomas entre, sec, propre, douche prise. Il voit le chaos, soupire profondément.

THOMAS

Donc la nuit ne nous a pas transformés en adultes responsables. Juste en survivants domestiques.

LINA (toujours debout, philosophe)

On est un tableau de Hopper, sauf qu'on a renversé le sel sur la toile.

JULIEN (massant sa nuque)

Tu veux dire qu'on est beaux mais seuls ?

LINA

Non. Je veux dire qu'on est beaux parce qu'on est seuls.

Claire entre. Vêtue simplement. Sans maquillage. Cela fait événement. Elle tient un mug. Elle observe la scène sans mot. Un temps.

CLAIRE

Vous sentez ? L'odeur ? Ce petit fumet subtil ?

THOMAS (blasé)

L'échec ? L'ardoise émotionnelle ? Le shampoing sec de l'auto-pardon ?

CLAIRE

Non... La possibilité que ce matin soit celui où on ose ne pas jouer.

Nadia entre, l'air plus tendu que d'habitude. Elle tient une feuille imprimée et un stylo. Elle est prête pour une réunion à la Commission vérité.

NADIA

Je suis venue avec des mots pesés. Vous pouvez me traiter de glaciale après, mais au moins, je veux savoir si quelqu'un ici est prêt à parler autrement qu'en parabole.

Antoine entre à ce moment-là, les cheveux encore humides, en chaussettes, tenant un vieux disque vinyle sous le bras.

ANTOINE

Je viens déposer une offrande. Ce disque a pleuré dans mes bras plus de fois que mes ex.

CLAIRE

Tu comptes le jouer ou l'enterrer dans le jardin avec nos illusions ?

ANTOINE

Je pensais plutôt le poser sur la table comme une plaque commémorative.

Ils s'assoient un à un, autour de la table basse. La tension est là. Mais elle est différente. Plus dense. Moins explosive. Presque... prête à tomber.

NADIA (ouvre son papier)

J'ai écrit trois colonnes : CE QUE JE GARDE, CE QUE JE JETTE, CE QUE J'IGNORE. Et je veux qu'on fasse tous pareil.

THOMAS (tendant la main)

Tu veux qu'on trie nos sentiments comme des déchets verts ?

NADIA (pose la feuille)

Je veux qu'on prenne la responsabilité de ce qu'on a laissé pourrir entre nous.

Un silence. Puis, un à un, les autres prennent la parole.

CLAIRE (dos droit)

Je garde mon sarcasme. Il m'a tenue debout. Je jette l'image de moi que j'ai imposée à tout le monde. Et j'ignore encore... ce que j'aurais été si j'avais osé être aimée.

Silence. Claire ne baisse pas les yeux. Pas cette fois.

THOMAS (à son tour)

Je garde les mains sales. Les compromis. Les idées moches. Je jette le fantasme de rédemption. Et j'ignore... pourquoi j'ai jamais eu le courage de m'excuser d'être devenu ce que j'étais censé combattre.

JULIEN (d'une traite)

Je garde mes doutes. Je jette ma lâcheté. Et j'ignore si j'ai encore une place dans la vie de quelqu'un ici.

Lina regarde Julien. Long regard. Il ne le voit pas.

LINA

Je garde ce que personne ne voit. Mes éclats. Mes zones mortes. Je jette Berlin comme on jette un alibi. Et j'ignore si je peux encore créer autre chose que des souvenirs.

Temps. Antoine se lève.

ANTOINE

Moi, je garde la plante. Elle a survécu à nous tous. Je jette les lettres que j'ai jamais envoyées. Et j'ignore si le silence est un choix ou un cri sourd.

NADIA

Je garde cette table. Le fait qu'on soit là. Qu'on ait encore des mots. Je jette le mythe de la personne forte. Et j'ignore... comment on fait pour aimer les autres sans vouloir les sauver.

Ils restent là. Figés. La vérité vient de passer par eux. Personne ne sait quoi dire. Puis Lina éclate d'un rire étrange, lumineux, fragile.

LINA

Bon sang. On a dit des trucs que même un psy paierait pour entendre.

Julien lève son verre vide.

JULIEN

Au moins, ce matin... on s'est pas menti.

ANTOINE (raille)

Ou alors on l'a fait si bien qu'on y a cru tous ensemble. C'est ce qu'on appelle... l'amitié.

Ils rient, un peu. Pas comme hier. C'est autre chose. Une fatigue joyeuse. Une chaleur improbable.

CLAIRE (et là, calme)

On fait quoi maintenant ?

Silence.

THOMAS

On se tait un peu. Et on respire dans le même décor, sans se fuir. Juste... pour une minute.

Ils se taisent. Longtemps. Rideau lent, sur une image figée : sept ex-jeunes gens, cabossés, magnifiques, épuisés, mais là. Toujours là.

SCÈNE 2

Tôt dans l'après-midi. Le soleil tape contre les volets fermés. La pièce est moite, pleine de relents de la veille. Thomas est seul au centre du salon, penché sur une pile de livres. Il trie des ouvrages, les étiquette au feutre : "à garder", "à donner", "à digérer". Entre Julien, en silence, avec une boîte de céréales. Il s'assoit sur un carton, sans un mot. Il croque.

JULIEN

Tu savais que Nietzsche ne mangeait que du pain rassis et du chocolat noir ? Il disait que “le plaisir tue la pensée”.

THOMAS (regardant le bol)

Et toi, tu réhabilites la céréale industrielle comme socle philosophique.

JULIEN

Exactement. C’est ma revanche contre mes années de pseudo-ascèse universitaire. J’ai lu Spinoza en caleçon. On n’en sort pas grandi.

THOMAS (moqueur)

Moi j’ai relu Flaubert dans un open space. Pareil : désillusion. Trop de gens intelligents finissent dans des PowerPoint.

Pause. Julien observe Thomas classer un recueil de poésie.

JULIEN

Tu classes Apollinaire en “à digérer” ?

THOMAS

Oui. Trop de sincérité dans trop peu de mots. Ça donne des ulcères aux cyniques.

Silence.

JULIEN

Tu m’en as voulu, un jour ?

THOMAS

D'être resté fidèle à toi-même pendant que je devenais un plan Excel ? Un peu.

Julien baisse les yeux. Soupire.

JULIEN

Tu sais ce que je t'ai toujours envié ?

THOMAS

Je peux t'en citer trois : mon sens du rangement, mon assurance fiscalement compatible, et le fait que j'aie supporté Claire plus de quatre mois.

JULIEN (levant la main)

Non. Ton ancrage. Même s'il était en béton armé. Moi j'ai toujours vécu comme un fichier en mode brouillon. Toi, t'étais en version finale. À relire, certes. Mais reluisant.

Silence. Thomas repose un livre doucement.

THOMAS

T'étais libre. Moi j'étais solide. Et pourtant... aucune de nos femmes n'est restée.

JULIEN

On n'était peut-être pas des ports. Juste des escales.

Un temps.

THOMAS

Tu crois qu'on a raté nos vies ?

JULIEN

Pas raté. On les a survolées avec panache. Comme Icare, mais en trottinette électrique.

Ils rient. Vrai rire.

THOMAS

Tu sais ce qui me fout la honte ? J'ai toujours voulu que tu échoues. Pour pas me sentir seul.

JULIEN

Tu sais ce qui me terrifiait ? Que tu réussisses. Et que ça t'efface.

Silence.

JULIEN

Tu l'aimais vraiment, Claire ?

THOMAS

J'ai aimé ce qu'elle projetait sur moi. Son exigence. Son élégance en guerre. J'ai cru qu'en la rendant fière, je deviendrais quelqu'un.

JULIEN

Et elle, elle a cru que si elle t'enlevait ton armure, tu te relâcherais.

THOMAS

Elle s'est trompée.

JULIEN

Tu te rappelles quand on jouait au poker, dans la cuisine, avec des billes à la place des jetons ?

THOMAS

Oui. Et Claire disait que c'était l'unique moment de la semaine où elle voyait mon visage vivant.

Pause. Julien regarde son bol, vide.

JULIEN

Je l'ai aimée. Mais comme on aime les constellations : de loin. Elle m'aurait broyé, et j'en aurais fait un haïku foireux.

THOMAS

Elle nous aurait broyés tous. C'est ce qu'elle fait : elle révèle ce qu'on cache. Et puis, elle part.

JULIEN

Tu crois qu'elle est heureuse ?

THOMAS

Je crois qu'elle se bat pour que personne ne devine qu'elle ne l'est pas.

Silence. Puis Julien se lève, prend un livre au hasard dans le tas, lit le titre à voix haute.

JULIEN

“Sur la vie heureuse” — Sénèque.

THOMAS (ironie douce)

Spoiler : elle n'existe pas. C'est une vie juste assez imparfaite pour qu'on la regrette le jour où on l'a plus.

Ils se regardent. Puis Thomas, tend une main.

THOMAS

On arrête de se détester ?

JULIEN

Non. Mais on peut le faire avec élégance à partir de maintenant.

Ils se serrent la main, comme dans un vieux film de Kurosawa.

Noir lent. *Puis une dernière réplique, lancée par Julien dans l'obscurité...*

JULIEN

Tu ranges Sénèque dans "à digérer" aussi ?

Voix de Thomas, dans le noir...

"Non. Dans 'à relancer quand j'aurai plus peur de savoir.'"

SCÈNE 3

Salon. Fin de journée. Une lumière rasante traverse les volets partiellement clos. Claire est seule, accroupie devant une pile de papiers, dossiers, vieilles factures, documents immobiles comme des regrets sous blister. Lina entre, pieds nus, t-shirt trop grand, un

carnet à la main. Elle observe un moment. Claire ne se retourne pas tout de suite.

LINA (simplement)

Je peux m'asseoir ?

CLAIRE (continue de trier)

Tu poses la question alors que t'es déjà là. C'est ton côté artiste : tu fais semblant de douter pour camoufler ta présence.

LINA (avec un sourire)

Et toi, tu fais semblant de classer pour éviter d'exister.

Silence. Lina s'assied en face, en miroir. Elles sont deux femmes, en équilibre. Trop bien dressées pour fuir, trop cabossées pour rester muettes.

CLAIRE

Tu veux qu'on parle ou qu'on joue à qui tiendra le plus longtemps sans pleurer ?

LINA

On peut tenter un mix : parler sans pleurer. Ça ferait déjà une révolution.

CLAIRE (ironique)

Pas mal. Et à la fin, on se serre dans les bras ? On poste une photo sur Insta avec le hashtag #SororitéTardive ?

LINA

Tu sais, je t'en ai voulu pendant longtemps. Pas parce que tu me critiquais. Parce que tu disais les bonnes choses... trop tôt. Trop franchement.

CLAIRE

Et moi je t'ai enviée. Pour ton bordel lumineux. Ton droit de foirer avec panache. Moi, le moindre pas de travers, on le lisait comme une faute.

LINA

T'es une tragédie grecque en talons. Moi je suis une comédie d'impro ratée. À nous deux, on aurait pu faire une trilogie de Pagnol.

CLAIRE

Mais sans les cigales. Juste des jugements, des silences, et des sourires polis.

Un temps. Lina ouvre son carnet.

LINA

Tu veux savoir ce que j'ai écrit à Berlin ? Des listes. De tout ce que j'étais incapable de devenir. Comme si à force de les relire, je trouverais enfin une case qui me tolère.

CLAIRE

Et t'as trouvé ?

LINA

Non. Juste une phrase, griffonnée à trois heures du matin : "Être moi, c'est trop pour eux. Et pas assez pour moi."

Claire lève les yeux. Elle est touchée. Mais reste droite.

CLAIRE

Tu sais ce que je pense, parfois ? Que je suis devenue brillante contre quelque chose. Pas vers quelque chose. J'ai gagné... mais j'ai pas conquis.

LINA

Moi, j'ai essayé de conquérir. À la fin, y'avait plus d'armée. Juste mes nerfs, et une robe de scène vide.

Silence suspendu.

LINA

Tu penses qu'on s'est détestées ?

CLAIRE

Non. On s'est évitées dans les angles morts. C'est pire. C'est élégant.

Un rire. Tranchant, mais tendre.

CLAIRE

Y'a eu un moment... un très court... où j'ai voulu te ressembler.

LINA

Et moi j'ai prié pour que tu me regardes autrement qu'en diagonale.

Elle se tend un dossier.

LINA

J'ai trouvé ça dans ta pile. Une lettre. Jamais ouverte.

CLAIRE

Antoine.

LINA

T'as envie de la lire ?

CLAIRE

Pas encore. J'ai toujours aimé les vérités potentielles. Pas celles qui s'imposent.

LINA (tendrement)

T'as le droit d'être vulnérable, Claire. Même sans preuve.

CLAIRE

Et toi t'as le droit d'être stable. Même sans public.

Elles se regardent. Quelque chose a changé. Ce ne sont plus deux ennemies élégantes. Ce sont deux femmes qui ont cessé de s'évaluer pour commencer à s'écouter.

LINA

Tu sais, je t'aime bien. Malheureusement. Sincèrement.

CLAIRE

Moi aussi. Et ça me soulage.

Un temps. Lina se lève, tend la main à Claire. Elle l'aide à se lever. Elles restent là. Debout. Égales.

Noir

SCÈNE 4

Le salon. La fin d'après-midi tombe. Lumière dorée, presque trop belle pour l'enjeu. Une grande table est improvisée à l'aide de tréteaux, de planches, et de deux cartons pleins. Dessus, une plante verte un peu fatiguée, une bougie, un reste de bouteille, et un carnet ouvert à la page blanche. Tous sont là. Assis. Fatigués, mais étrangement droits. Silencieux. Le vrai commence.

NADIA (la voix calme, mais la mâchoire serrée)

On est venus pour vider un appartement. On a mis à nu des restes de nous qu'on n'avait pas demandé à revoir. Maintenant, il faut décider. Chacun parle. Une fois. Sans être interrompu. Et ensuite, on tranche. Sinon, on fera juste du bruit.

Silence. Ils s'observent. Julien fait signe qu'il commence.

JULIEN (souriant un peu)

Moi j'avais être simple. Je suis venu chercher un peu de mémoire, j'ai trouvé un tsunami. J'ai revu qui j'étais, ce que je fuyais, et ce que j'aimais peut-être encore ici. Pas forcément les gens. Pas forcément les objets. Mais... cette idée qu'on est meilleurs ensemble, même si on est pétés de partout. Alors non, je veux pas qu'on vende. Pas encore. Je veux qu'on se donne une chance de faire de ce lieu un repère. Même symbolique. Même une fois l'an.

LINA (enchaîne, douce et droite)

Moi j'dis que ce lieu, c'est pas juste une adresse. C'est la seule fois de ma vie où je me suis sentie au centre, sans avoir à briller. Où mon chaos était pas puni, juste... absorbé. J'ai tenu debout ailleurs, oui. Mais ici, j'étais vivante. Alors... on peut pas juste claquer une porte et dire "au revoir". J'veux qu'on fasse une dernière chose ensemble. Un geste. Un soir. Un projet. N'importe quoi, mais ensemble. Après, on verra.

THOMAS (sans se justifier, calme)

Moi je suis venu pour vendre. Parce que c'est le concret. Parce qu'un jour, il faut arrêter de se raconter des histoires en boucle pour éviter le vide. Mais je suis pas un bourreau. Je veux juste qu'on sache ce qu'on enterre ici. Et pourquoi. Pas juste une adresse. Pas juste nos vingt ans. Nos mirages. Et notre besoin maladif de rédemption. Je vote pour vendre. Mais pas vite. Pas sale. Ensemble. Jusqu'au dernier carton.

CLAIRE (posant les mains sur la table, presque trop lentement)

J'ai pensé que j'étais forte en revenant. Forte de pouvoir trier ce lieu comme un document Word. Et j'ai compris que j'étais juste criblée de sauvegardes émotionnelles. Ce lieu est un miroir. Et ça fait longtemps que je regarde ailleurs. Je veux pas qu'on vende pour oublier. Je veux qu'on transforme. Même symboliquement. J'ai besoin d'un récit. Pas d'un chèque.

ANTOINE (petit sourire, appuyé, tranquille)

Moi... je vis ici depuis huit ans. En silence. Je me suis nourri de votre absence. Et là, je suis repu. Mais j'ai pas envie de fuir. J'ai envie qu'on laisse une trace. Une graine. Une boîte. Un mur avec nos noms dessus. Un Polaroid collé à la porte. Vous faites ce que vous voulez, mais moi... j'aimerais qu'ici, le monde sache qu'on a existé. Mal. Mais sincèrement.

Silence. Tous se tournent vers Nadia.

NADIA (plus douce qu'attendu)

J'ai passé ma vie à structurer. À cadrer. À éviter que ça dérape. Et voilà. Ça a dérapé. Merveilleusement. Profondément. Horriblement. C'est la meilleure chose qui me soit arrivée. Moi je vote pour une pause. Pas pour éterniser. Juste pour comprendre ce qu'on vient de vivre. Ensuite on verra. Mais pas dans la hâte. Pas avec les armes de nos anciens réflexes.

Temps. Claire prend une craie, se lève, écrit un mot sur une planche posée contre le mur. On ne voit pas encore quoi. Elle revient. Les autres suivent du regard.

JULIEN (levé, tranquille)

Moi je propose qu'on fasse un pacte. Comme à l'époque. Mais pas pour se promettre. Pour s'accorder. Juste une page. Un engagement. Un vrai.

Nadia sort le carnet. Elle le pose au centre. Ils écrivent tour à tour.

- Thomas : "Je ne ferai plus semblant d'avoir tout compris."
- Lina : "J'accepte que le chaos ait une place à table."
- Julien : "Je promets de répondre. Même tard. Même maladroit."
- Claire : "Je jette mes verdicts. Et je garde l'inconfort."
- Antoine : "Je vous pardonne de m'avoir oublié. Je me pardonne de vous avoir espérés."
- Nadia : "Je détricote. Lentement. Mais je détricote."

Ils signent. Nadia referme le carnet. Temps suspendu. Julien lève son verre.

JULIEN

À nos ratés. Mémorables. Inefficaces. Magnifiques.

CLAIRE

À ce qu'on est devenus. Malgré nous.

ANTOINE

Et à la plante, bordel.

Tous rient. Épuisés. Émus. Vivants.

Noir

SCÈNE 6

Aube. La lumière est bleue, timide. L'appartement est nu : plus de cartons, plus de coussins, plus de décor. Juste... la plante. Et cette table bancale laissée là, comme un totem. Chaque personnage entre à tour de rôle. Personne ne parle au début. Ils déposent un objet : un livre, un ticket de concert, une photo, une lettre. Ils ne se regardent pas encore. Puis Nadia pose une clé. Le déclic est là.

CLAIRE (trop réveillée pour faire semblant)

Tu sais que cette clé a déclenché plus de panique affective que mon divorce ?

NADIA

Je préfère déposer les symboles que mes excuses. C'est plus discret.

ANTOINE (s'écartant)

Je veux pas qu'on ferme cette porte. J'veux qu'on la laisse entrebâillée. Juste assez pour que l'air passe. Et les souvenirs, s'ils veulent.

THOMAS

Tu veux pas aussi qu'on laisse une playlist et une boîte de pansements affectifs à l'entrée ?

LINA

J'ai déjà noté les références Spotify et laissé un mot à la voisine. Elle croit qu'on est une secte poétique. Ça me va.

Julien entre, en retard. Il sort de sa poche un vieux badge "COLLOC 2009". Il le colle contre le mur. Reste figé.

JULIEN

On a été cons, drôles, brillants, cruels. On a été jeunes. Et... franchement ? Pas si mal pour des amateurs de vivre.

Il s'assied. Long silence. Puis il lève les yeux.

On peut dire un truc honnête chacun, avant de partir ? Pas un mantra Instagram. Un vrai truc qu'on aurait jamais osé dire en pleine lumière.

Les autres hésitent. Puis Claire prend une inspiration.

CLAIRE

Moi... j'ai plus peur d'être seule que de tout rater. Et j'ai tout fait pour qu'on ne s'en aperçoive pas. Voilà.

ANTOINE

Moi j'ai attendu que quelqu'un me cherche, ici. Mais j'ai compris qu'on ne cherche pas ce qu'on croit avoir laissé derrière.

NADIA

Je jugeais pour ne pas être touchée. Et j'aidais pour ne pas être quittée.

LINA

Je me suis rendue compliquée... pour ne pas être décevante dans la simplicité.

THOMAS

J'ai performé le bon gars, le solide. En vrai, j'ai ramassé mes morceaux en souriant. Et j'ai appelé ça : "évolution".

JULIEN

Moi j'ai aimé chacun d'entre vous à ma façon... mais j'ai préféré faire rire que faire mal. Résultat : j'ai souvent fait ni l'un ni l'autre.

Temps. Tous se regardent. Profondément. Sans défense. Puis Claire sort un vieux Polaroid du carnet. Elle le pose au centre. On découvre, enfin : un cliché flou de toute la bande, accroupie, serrée. Dix ans plus tôt. La jeunesse brute. Le moment fondateur.

LINA

On devrait le laisser là. Comme une balise.

ANTOINE

Ou un code secret. Pour ceux qui passeront ici. Ils croiront que c'était une famille désordonnée. Ils auront raison.

CLAIRE

Ou un poème vivant. Mal cadré. Mais brûlant.

Julien accroche la photo à un clou rouillé. Tous reculent. Un instant, personne ne dit rien. Puis, lentement, un par un, ils quittent la pièce. Antoine reste seul. Il prend la plante. Il souffle dessus.

ANTOINE

On a survécu à nous.

Il sort. La pièce est vide. Lumière rasante. La photo bouge dans le courant d'air. Un rayon tombe pile sur la photo.

Noir

Ce texte est offert gracieusement à la lecture.

Avant toute exploitation

publique, professionnelle ou amateur,

vous devez obtenir l'autorisation de la SACD : www.sacd.fr

**Pour toutes questions, contactez-moi par mail :
frndzeric@gmail.com**

ANNEXES

Fiche personnages

CLAIRE

La verticalité en sursis.

Cadre brillante dans le secteur culturel, Claire incarne la lucidité comme système de défense. Structurée, tranchante, élégante — elle organise ses émotions comme elle planifie ses projets : par compartiments. Mais sous l’armure, une solitude farouche. Elle ne sait pas céder. Elle préfère s’absenter que flancher. Ses silences sont lourds de ce qu’elle n’a jamais osé demander : qu’on l’aime sans mérite.

Répliques cultes

“Je suis devenue brillante contre quelque chose, pas vers quelque chose.”

“Je jette mes verdicts. Et je garde l’inconfort.”

JULIEN

Le clown lucide.

Écorché doux sous camouflage léger, Julien désamorçe tout par la blague. Son humour est son abri, son arme, son aveu différé. Il a aimé sans le dire, quitté sans vouloir, et préféré échouer que devenir quelqu’un qu’il ne reconnaît pas. Il est le trait d’union instable entre les autres, l’ami qu’on regrette toujours un peu de ne pas avoir mieux écouté.

Répliques cultes

“On a survolé nos vies comme Icare... mais en Segway.”

“Je promets de répondre. Même tard. Même maladroit.”

LINA

Le chaos magnifique.

Artiste en rupture douce, Lina s’est construite dans l’instabilité assumée. Incandescente, brillante, irrégulière, elle est partie chercher sa liberté ailleurs... pour s’apercevoir qu’elle n’était plus nulle part. Sa parole est directe, son regard blessé, son humour brutal. Elle sait voir, mais ne sait pas toujours rester. Elle revient pourtant, parce qu’ici, son chaos était accueilli.

Répliques cultes

“J’ai beaucoup décoré mon vide.”

“Je me suis rendue compliquée pour ne pas être décevante dans la simplicité.”

THOMAS

L’armure fissurée.

Thomas est devenu ce qu’il ne pensait jamais devenir : l’homme rassurant, rationnel, parfois froid. Mais sa solidité est un déguisement, et son pragmatisme, un cri contenu. Il a aimé trop tard, s’est excusé trop mollement, et construit trop vite. Il reste digne, mais se sait traversé par des brisures qu’il n’a jamais apprises à confier.

Répliques cultes

“J’ai appelé ça ‘évolution’. Mais c’était juste : tenir sans exploser.”

“Moi je suis venu pour vendre. Mais pas vite. Pas sale.”

NADIA

La colonne qui se croyait invisible.

Organisée jusqu’à la blessure, Nadia gère, cadre, stabilise. Elle est la voix des décisions, celle qu’on consulte mais qu’on ne console pas. Pourtant, sous la compétence tranquille, une fragilité immobile : celle de ne jamais oser prendre de place pour elle-même. Quand elle craque, c’est en beauté. Quand elle avoue, c’est avec une pudeur désarmante.

Répliques cultes

“Je jugeais pour ne pas être touchée. Et j’aidais pour ne pas être quittée.”

“Je détricote. Lentement. Mais je détricote.”

ANTOINE

Le fantôme lumineux.

Il est resté. Silencieux. Observateur. Presque une ombre dans l’appartement déserté. Antoine n’a pas fui, mais il n’a pas vécu vraiment. Il s’est fait gardien des souvenirs, confident des murs, colocataire du passé. Lorsqu’il parle, c’est pour faire trembler doucement les fondations. Il n’attend rien. Mais il écoute tout.

Répliques cultes

“Je vous pardonne de m’avoir oublié. Je me pardonne de vous avoir espérés.”

“On a survécu à nous.”

LA PLANTE

Survivante affective.

Elle n’a pas de ligne de texte. Mais elle a tout vu. Elle a traversé les disputes, les départs, les silences et les retours. Elle incarne la résilience discrète, et devient peu à peu le symbole involontaire de ce qui résiste : le vivant.

Réplique culte (collective)

“Et à la plante, bordel.”

Analyse littéraire

I. Une dramaturgie du retour : structure circulaire et fragmentation maîtrisée

La pièce s'inscrit dans un mouvement dramatique en apparence traditionnel – retour d'anciens colocataires dans un appartement partagé une décennie plus tôt – mais déconstruit subtilement toute logique linéaire. L'unité de lieu (le salon), de temps (quelques jours) et d'action (liquidation symbolique et matérielle d'un passé commun) est respectée, mais c'est dans sa fragmentation interne que la structure trouve sa force.

L'agencement en scènes resserrées alterne les confrontations collectives et les duos intimes, déployant une polyphonie émotionnelle qui fait avancer l'action moins par les péripéties que par la lente digestion du non-dit. Loin d'un acte IV artificiel ou surajouté, le troisième acte clôt le mouvement en spirale qui mène non pas à une résolution, mais à une reconnaissance réciproque. Le retour devient relecture, le passé devient outil de repositionnement au présent.

II. Des personnages en mosaïque : l'humanité comme collision

Les sept personnages (six humains et une plante, figure métaphorique féconde) incarnent chacun une polarité psychologique et existentielle. Ils ne sont jamais réduits à des archétypes, bien que leurs caractéristiques premières (la rigide, l'artiste, le cynique, la gestionnaire, le silencieux, le solide) structurent le conflit dramatique initial.

Mais progressivement, chaque personnage dévoile son envers, sa faille originelle : Claire laisse entrevoir une vulnérabilité douloureuse sous sa structure, Julien une lucidité tragique derrière sa dérision. Antoine, colocataire silencieux resté sur place, s'impose comme une figure liminale — presque chorale — dont l'absence active a conservé la mémoire du lieu. Tous sont saisis dans leur contradiction : ils veulent se détacher et se souvenir, s'affirmer et être aimés, trier et réparer. Le théâtre contemporain trouve ici un de ses enjeux majeurs : la coexistence fragile de l'intime et du collectif.

III. Un style mixte : entre fulgurance poétique et orfèvrerie du quotidien

La pièce épouse le modèle d'une comédie de mœurs acide, mais le dépasse par un travail d'orfèvre sur la réplique. Chaque échange est tendu entre ironie et aveu, humour et dévoilement. Le style alterne avec une agilité remarquable les registres — du trivial assumé au lyrisme discret, de la punchline générationnelle au fragment aphoristique.

Certaines répliques fonctionnent comme des maximes contemporaines :

“Je me suis rendue compliquée pour ne pas être décevante dans la simplicité”

“On a survécu à nous”

“On s'est évitées dans les angles morts. C'est pire. C'est élégant.”

Ces lignes condensent la force stylistique de la pièce : une poétique de la désillusion tendre, où chaque trait d'humour est une protection, chaque silence, une blessure. L'équilibre entre écriture travaillée et parole vivante est l'un des principaux mérites de l'œuvre.

IV. Une comédie du désenchantement lucide : enjeux générationnels et poétiques

S'il fallait inscrire la pièce dans un courant, ce serait dans celui d'un théâtre générationnel du post-rêve. On n'y cherche plus à incarner une utopie, mais à comprendre ce que l'on a fait des promesses non tenues. Ce que la pièce explore avec acuité, c'est la rémanence des liens au-delà de leur efficacité sociale ou affective.

Le salon devient alors un palimpseste mémoriel : lieu traversé, laissé, revisité, vidé. Il est, en tant que tel, personnage à part entière. Et la plante verte, objet dérisoire devenu totem fragile, résume cette poésie : ce n'est pas ce qui brille qui dure. C'est ce qui tient bon malgré tout.

Conclusion

“On n'a jamais refermé la porte” est une pièce qui évite l'effet, la leçon, la facilité. C'est une œuvre de compagnonnage émotionnel, exigeante dans son écriture, généreuse dans son humanité. Elle élève la comédie contemporaine à la hauteur d'un art de la nuance, où chaque rire est solidaire d'un effondrement intime, et chaque silence, un acte d'amour inavoué.

Dossier pédagogique

1. Présentation de l'œuvre

Genre : Comédie dramatique contemporaine

Structure : 3 actes

Distribution : 6 personnages principaux + 1 élément symbolique (la plante)

Cette pièce explore le retour d'un groupe d'anciens colocataires dans l'appartement qui les a vus grandir, aimer, fuir, et devenir autres. Huis clos à la fois affectif et générationnel, l'œuvre joue sur la polyphonie, l'humour, et une dramaturgie du non-dit libéré.

2. Objectifs pédagogiques

Niveau recommandé

Lycée (première et terminale), classes préparatoires littéraires, université (licences théâtre, lettres, sociologie, psychologie).

Compétences travaillées

- Lire et interpréter une pièce contemporaine
- Analyser la construction d'un dialogue théâtral réaliste et stylisé
- Étudier la dynamique d'un groupe et la psychologie des personnages
- Travailler la mise en voix, la mise en espace et l'improvisation
- Réfléchir à l'écriture du "je" collectif et de la mémoire commune

3. Pistes d'analyse

a) Les temporalités croisées

La pièce s'articule sur un retour, mais celui-ci n'est pas nostalgique : le passé est confronté, observé, digéré. Analyser les procédés de réminiscence, de "palimpseste" narratif.

b) L'appartement comme personnage

Lieu de mémoire, de projection, de conflit et de silence. Étudier la scénographie implicite et les éléments symboliques (la plante, la table, le carton, la photo).

c) Les répliques à deux étages

Étudier comment les dialogues mêlent humour, blessure, aveu. Repérer les figures de style : litotes, antiphrases, aphorismes, et ruptures tonales.

d) Le groupe comme miroir

Chaque personnage incarne une facette d'une génération : la performance, l'ironie, la fuite, l'écoute, la structure. Étudier leurs liens, déséquilibres, glissements.

4. Activités pédagogiques

En classe

- Lecture suivie avec fiches personnage
- Mise en voix de scènes à deux : travail sur la tension et les silences
- Improvisation à partir d'une scène tronquée : imaginer ce qui s'est dit avant ou après
- Rédaction de monologues intérieurs : "Ce que je ne dis pas dans cette scène..."

En atelier théâtre

- Scénographie à partir de meubles du quotidien
- Mise en corps des silences : que raconte un personnage qui ne parle pas ?
- "Chorale des regrets" : chaque comédien incarne un fragment de conscience collective

En écriture

- Écrire une lettre fictive laissée dans l'appartement
- Imaginer un quatrième mur : que dirait la plante ?
- Rédiger la scène manquante ou l'épilogue plusieurs années plus tard

5. Prolongements interdisciplinaires

- Philosophie : la mémoire, la responsabilité, le rapport au passé

- Sociologie : les utopies de colocation, les constructions générationnelles
- Psychologie : les mécanismes d'évitement, la thérapie collective informelle
- Arts visuels : installation scénique à partir d'objets chargés
- Musique : création d'une playlist "non-dite" des personnages

6. Bibliographie et influences possibles

- Théâtre : Yasmina Reza (Art), Florian Zeller (Le Père), Jean-Luc Lagarce (Juste la fin du monde)
- Cinéma : Cédric Klapisch (Le Péril Jeune, Les Petits Mouchoirs de Guillaume Canet)
- Sociologie : Génération, une histoire sociologique (Beaud & Pialoux)
- Écriture contemporaine : Virginie Despentes, Lola Lafon, David Foerks

Dossier de mise en scène

On n'a jamais refermé la porte

Une comédie chorale contemporaine en trois actes

1. Vision globale

Cette pièce est un théâtre du lien. Un théâtre où l'espace est mémoire, où la parole est mouvement intérieur, et où chaque silence pèse autant qu'un cri. La mise en scène cherchera donc à faire respirer le collectif autant que l'intime, en jouant sans cesse

sur la porosité entre humour et émotion, entre immobilité physique et vertige affectif.

Ce n'est pas une fresque réaliste ni une allégorie formelle : c'est un appartement qui s'ouvre comme un cœur, un huis clos qui, paradoxalement, parle d'air, d'espace, de respiration.

2. Dispositif scénique

a) Le plateau

Un salon unique, en perspective frontale légèrement fuyante. Pas de changements de décor. Le plateau reste identique mais se vide peu à peu, comme une pelure de souvenirs. Au début, l'appartement est encore encombré, vivant, en sursis. À la fin, il ne reste que la plante verte, une photo, une chaise.

“Le décor ne bouge pas. Il se désencombre. Il fond.”

b) Scénographie (minimaliste et suggestive)

- Canapé effondré, table bancale, empilement de cartons
- Plante centrale (élément vivant, évolutif)
- Objets laissés : une nappe froissée, un jeu de société, un mug ironique
- Fenêtre ouverte à l'arrière-scène : lumière rasante à l'aube et au crépuscule
- L'ensemble doit évoquer le familier troublant, l'enfoui qui revient

3. Temporalité et rythme

La pièce respecte l'unité de lieu, mais joue avec la temporalité intérieure. Chaque scène se vit comme un fragment d'éveil émotionnel. Le rythme s'apparente à une suite musicale : alternance entre scènes polyphoniques et solos intimes.

- Acte I : reconnaissance tendue – rythme syncopé, dialogues qui évitent
- Acte II : débordements – montée rythmique, éclats, confrontations
- Acte III : retombée habitée – silences tenus, éclats suspendus, frictions lumineuses

4. Direction d'acteur·rice·s

“Personne ne joue à être ému. On joue à retenir.”

a) Tonalité du jeu

- Justesse prioritaire : une émotion contenue, pas surjouée
- Le naturel est cultivé sans être improvisé : c'est du théâtre qui écoute
- Chaque personnage doit porter ses contradictions sans les résoudre

b) Travail corporel

- Postures révélatrices : Claire en verticalité rigide, Julien souple et fuyant, Lina déliée mais instable...
- Le corps dit l'avant de la parole
- Les mouvements dans l'espace doivent dessiner les tensions invisibles du groupe

c) Regard et adresse

- Pas de monologue face public, mais l'autre est toujours scène

- Le regard comme outil dramaturgique : ce qui est dit est souvent contredit par ce qui est regardé ou évité

5. Lumière et ambiance sonore

a) Lumière

- Évolution par la température : chaud au début, blafard au petit matin, doré au final
- Une lumière qui accentue les zones vides autant que les pleins
- Jours et nuits doivent être perceptibles uniquement par l'ambiance et les ombres

b) Son

- Pas de musique illustrative.
- Quelques bruitages récurrents : couvercle de boîte, grincement de chaise, goutte dans l'évier...
- Une seule chanson intégrée (scène du dîner), chantonnée a cappella, reprise à plusieurs

6. Costumes

Chaque costume raconte la déconstruction d'une image sociale.

- Claire : tenue trop parfaite, peu à peu froissée, pieds nus à la fin
- Thomas : rigidité professionnelle, puis relâchement
- Lina : exubérance tranquille, mais toujours fuyante
- Nadia : neutre, fonctionnelle, masque d'efficacité
- Antoine : vêtements confortables, presque absents
- Julien : décalé, nonchalant, pull troué assumé

7. Un théâtre d'héritage et de recommencement

Le spectacle ne cherche ni à réconcilier ni à moraliser. Il observe. Il écoute. Il accompagne des figures en transition. Le public ne sort pas en paix : il sort en mouvement.